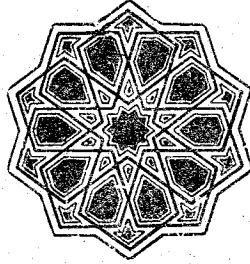


ANKARA ÜNİVERSİTESİ

İLÂHİYAT FAKÜLTESİ DERGİSİ

ANKARA ÜNİVERSİTESİ İLÂHİYAT FAKÜLTESİ
TARAFINDAN YILDA BİR ÇIKARILIR

Cilt: XXXIII



**LA CRITIQUE DE L'ENSEIGNEMENT
ET EN PARTICULIER CELUI DU KALĀM***
(XV^e et XVI^e Siècles)

Prof. Dr. M. Sait YAZICIOĞLU

1. LE COMMENCEMENT DE LA DECADENCE DES MEDRESES

Le début de la détérioration de l'enseignement dans les *médrésés* remonte à l'époque même de Mehmed II le Conquérant, époque à laquelle ont été constituées pourtant les bases très solides de cet enseignement.

Les documents se rapportant aux agissements estudiantins au temps du Conquérant sont très peu nombreux¹. A part quelques cas exceptionnels, il ne semble pas que l'on ait connu de grands troubles dans les établissements d'enseignement à cette époque.

Les causes de ces troubles au XV^e siècle ne paraissent pas être en rapport avec le système d'enseignement, car celui-ci ne posait pas de grands problèmes, après les réformes considérables et l'ouverture des *médrésés* de *Sahn-ı Semân*². De plus, le Conquérant s'occupait toujours lui-même de l'enseignement, en ce qui concerne aussi bien les étudiants que les enseignants³. Les quelques légers troubles que l'on signale étaient plutôt liés à des querelles entre étudiants, vraisemblablement pour des raisons personnelles³. En fait, il est bien difficile de connaître les causes exactes des troubles estudiantins à cette époque, car il s'agissait

* Bu makale "Le Kalâm et Son Rôle dans la Société Turco-Otomane aux XV^e et XVI^e Siècles" adlı Doktora tezimizden alınmıştır.

1 Dans un guide de l'enseignement fait au temps du Conquérant, nous trouvons la phrase suivante: "Qu'on ne donne pas de chambre aux gens rebelles (*ahl-i fasād*)", ce qui prouve qu'il y avait un certain nombre de troubles dans les *médrésés* à cette époque. V. AKDAĞ (M.), *Türk Halkının Dirlik ve Düzenlik Kavgası*, Ankara, 1975, pp. 156, 157, n. 1.

Selon certains, la décadence des *médrésés* commence dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. C'est aussi le commencement de la décadence des autres institutions. V. BALTACI (Dr. Cabit), XV. ve XVI. asr Osmanlı Eğitim ve Öğretim Faaliyetine Toplu bir Bakış, *Diyanet Dergisi*, t. XV, no: 1, Ankara, 1976

2 UZUNÇARŞILI (İ.H.) *Osmanlı Devletinin İlmîye Teşkilatı*, Ankara, 1965, pp. 67, 68.

3 AKDAĞ (M.), op. cit., p. 156.

de troubles mineurs, sans intérêt, et on ne trouve presque pas de documents qui y fasse allusion.

C'est seulement vers la fin du XVI^e siècle que les troubles estudiantins deviennent graves. Les étudiants descendaient en groupe dans la rue et se livraient parfois au pillage et à des actes de banditisme⁴. Autrement dit, un siècle après les réformes radicales du XV^e siècle, commençait l'anarchie et la décadence des *médrésés*.

Quelles étaient donc les causes de cette détérioration ?

Certains accusent la mauvaise qualité de la méthode d'enseignement, le problème de la langue et celui des manuels classiques utilisé dans les *médrésés*⁵. Ce sont certainement des motifs qui ont contribué largement à la décadence rapide, mais il y a encore d'autres facteurs importants.

Ainsi, la nomination de professeurs incompetents grâce à l'intervention des Sultans surtout, mais aussi des grands dignitaires de l'Etat, fut une cause de décadence, aussi bien pour les enseignants que pour les étudiants. Selon M. Uzunçarşılı, ces mesures de favoritisme avaient commencé au temps du Sultan Bayezid II (1481-1512). Lorsque celui-ci voulut nommer Hamzâ Nûr al-Dîn, surnommé "Zamîrî", le "*kâdî* 'asker' de l'époque, Müeyyed-Zâde 'Abdurrahmân Efendi s'était opposé à cette nomination en raison de l'incapacité totale du candidat. Malgré cela, le Sultan ne revient pas sur sa décision, et répondit au "*kâdî* 'asker' : "s'il ne peut enseigner les sciences élevées (*funûn 'âliya*), il peut enseigner le "*Muṭawassit*", un des commentaires d' "*al-Kifâya*", traité de la syntaxe arabe"⁶.

Certains professeurs incompetents étaient incapables d'enseigner correctement. Pour s'opposer à cela, une loi (*Kânûn-nâme*) a été faite en 1538, au temps du Sultan Süleyman Ier le Législateur. A propos de ces professeurs, on peut lire ces lignes: "qu'ils fassent étudier les textes (*matn*) en entier, plutôt que de se contenter d'un passage de chaque ouvrage"⁷. Cela prouve que certains professeurs ne suivaient pas les

4 Ibid., pp. 158, 159.

5 KARAARSLAN (Nasuhi Ünal), *L'enseignement en langue arabe chez les Turcs Ottomans jusqu'aux Tanzîmât*, Thèse de doctorat 3^e cycle soutenue à la Sorbonne (Paris IV), Paris, 1976, p. 92.

6 UZUNÇARŞILI (I. H.), *İlmîye Teşkilâtı*, op. cit., p. 69. KARAARSLAN (N.Ü), op. cit., p. 92. Pour la nomination des gens incompetents V. aussi ALİ (Muṣṭafâ), *Mavâ'id al-Nafâ'is fi Kawâ'id al-Macâlis*, (La vie sociale et les coutumes dans l'Empire Ottoman au XVI^e siècle). Préparé et mis à jour par Cemil Yener, İstanbul, 1975, p. 76.

7 ÜNVER (A. Süheyl), *Fatih Külliyesi ve Zamanı İlim Hayatı*, İstanbul, 1946, p. XXIV. (L'article de Osman Ergin sur les *médrésés* Ottomans dans cet ouvrage).

programmes normaux et ne faisaient même pas étudier les classiques en entier.

Il y a encore une raison importante de la décadence des *médresés*: il s'agit de la nomination des fils de certains grands savants. Ces familles pouvaient accéder à un poste de l'enseignement, sans avoir à attendre leur nomination. Il en était ainsi pour les fils des *Şeyh al-İslâm*, des *kâdi 'asker*, des juges des trois villes principales (Istanbul, Bursa, Edirne), et de ceux des professeurs du palais impérial⁸. Il n'était pas nécessaire que le fils d'un grand savant soit lui-même un savant réputé, et on a d'ailleurs pu voir des gens incapables et ignorants occuper de hautes fonctions⁹.

La description que le grand historien 'Âlî fait de la situation dans les *médresés* ottomans de la fin du XVI^e siècle dans son livre intitulé "*Kühn al-Ahbâr*" est assez instructive: "il est devenu impossible à notre époque que les *müderis* fréquentent l'école quatre jours par semaine, et que les étudiants se consacrent aux études et aux recherches. Il y a des *müderis* qui n'y vont même pas une fois par mois, et si (par hasard) ils y vont, alors ils n'y trouvent pas d'étudiants; et s'ils en trouvent, ils ne sont pas capables d'enseigner.

"Selon certains, la raison de cette négligence et de cette incompetence est l'apparition sur la scène des "*Mevâlî zâde*". Ceux-ci, fils des professeurs des Sultans (*Padişah hocası*), lorsqu'ils atteignent l'âge de quatorze ou quinze ans, deviennent professeurs de "*dâhil*" à cinquante *akçe*; s'il s'agit du fils du *Şeyh al-İslâm*, alors il sera professeur de "*Hâriç*" à cinquante *akçe*; ceux des *kâdi 'asker* sont nommés professeurs aux *médresés* à quarante *akçe*; et ceux des juges des provinces à celles à vingt-cinq ou trente *akçe* sans aucun délai d'attente"¹⁰.

Dans cette situation désastreuse, les *médresés* ne pouvaient évidemment pas remplir leurs fonctions efficacement, et la vie culturelle et intellectuelle ne pouvait pas suivre la même progression que la puissance militaire ottomane.

Le système de l'administration a lui-même participé au déclin des *médresés*. Ainsi, on nommait parfois des *müderis* dans des *médresés* qui

8 UZUNÇARŞILI (I.H.). op. cit., pp. 71-74. KARAARSLAN (N.Ü.), op. cit., p. 93.

9 "On voit parfois des savants qui ont accédé à des postes très importants, et qui se trouvent dans l'incapacité". V. YURDAYDIN (H.G.), *İslâm Tarihi Dersleri*, Ankara, 1971, p. 113. V. aussi ÂLÎ (Mustafa), *Mavâ'id al-Nafâ' is fi Kawâ'id al-Macâlis*, op. cit., pp. 78, 79.

10 ÂLÎ, *Kühn al-Ahbâr*, İstanbul, 1890. Cité par UZUNÇARŞILI (I.H.), op. cit., p. 69. KARAARSLAN (N. Ü.), op. cit., pp. 93, 94.

n'existaient même pas. On comprend mal comment se faisaient ces nominations bizarres. Peut-être la raison était-elle de trouver du travail à des jeunes professeurs (*müderris*), et de faire face ainsi à une sorte de chômage intellectuel. Mais il est évident que ces jeunes professeurs ne pouvaient pas approfondir leurs connaissances, faute de pouvoir se consacrer à des travaux scientifiques, et ainsi n'avaient pas la possibilité d'améliorer leur niveau scientifique.

A des époques ultérieures, au XVIII^e siècle par exemple, d'autres facteurs encore ont contribué à cette décadence. Le système du "vaqf" (fondation pieuse), par exemple, est considéré par certains comme une barrière au développement de la culture¹¹. "La plupart des fondateurs des principaux établissements; en pensant aux intérêts familiaux plutôt qu'au développement de la culture, ont ensuite stipulé que ces fonctions seront, après eux, confiées à leurs descendants qui se succéderont jusqu'à leur extinction... ainsi, ces fonctions sont devenues des professions héréditaires qui n'assuraient à certaines familles que des moyens pécuniers de subsistance et le prestige social"¹².

Nous ne pouvons pas prétendre la même chose pour le XV^e et XVI^e siècle, car les recherches effectuées dans ce domaine ne nous permettent pas de porter un jugement décisif sur ce problème. Mais il est fort probable que les origines de cette détérioration remontent au XVI^e siècle.

Ce début de décadence dans les *médrésés* a eu des conséquences très graves sur la vie culturelle et intellectuelle du pays. Faute d'un enseignement complet et sérieux, les étudiants ont commencé à s'agiter, et la situation est devenue catastrophique vers la fin du XVI^e siècle. Le pouvoir central dû faire face à des étudiants rebelles qui se livraient à des actions prenant un caractère de révolte contre l'Etat. Dans la plupart des cas, on trouve des juges (*kâdî*) mêlés à ces désordres¹³, car, eux-mêmes, étaient formés dans ces *médrésés* et connaissaient les conditions que nous venons de décrire.

2- LA CRITIQUE DE L'ENSEIGNEMENT DU KALÂM

Dans une telle situation, l'enseignement du *Kalâm* ne tenait pas une place très importante. Selon M. Laoust l'officialisation du hana-

11 YEDİYILDIZ (B.), *L'Institution du Vaqf au XVIII^e Siècle en Turquie*, Thèse de Doctorat, Paris, 1975, p. 237.

12 Ibid., p. 237.

13 UZUNÇARŞILI (İ.H.), *İmkiye Teskilatı...*, op. cit., pp. 250-252. On signale des juges qui ont accepté des pots de vins. V. ÂLÎ (Muşafâ), *Mawâ' id al-Nafâ'is*, Istanbul, 1975, p. 78.

fisme par les Ottomans, en tant que doctrine d'Etat, a favorisé la prépondérance du *fiqh* sur le *Kalām*, et aussi a fixé la pensée musulmane en lui enlevant une bonne part de sa liberté créatrice¹⁴.

Le libéralisme du XV^e siècle se trouva réduit dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, à cause des difficultés sociales qui avaient débuté vers la fin du XV^e siècle. Au lieu de combattre sur le plan intellectuel, les dirigeants et les savants ont cru bon de s'attacher au conformisme et au conservatisme. Cette situation a eu évidemment des répercussions sur l'enseignement du *Kalām* ainsi que sur la philosophie.

Durant les époques dont nous nous occupons, les sciences religieuses tiennent une place très importante. Car "au Moyen Age on jugeait ordinairement de la dignité d'une science d'après celle de son objet: la théologie venait donc en tête"¹⁵. A vrai dire, chez les Turcs aussi, la place des sciences religieuses était considérable, mais le *Kalām*, la philosophie et d'autres sciences rationnelles ont pratiquement perdu l'importance qu'ils avaient vers la fin du XV^e siècle. Dans le domaine de la logique (*manṭık*) par exemple, nous ne trouvons pratiquement pas d'ouvrage écrit par un savant turc. Ce qu'on a fait, c'est de traduire ou commenter les ouvrages concernant la logique, écrits par des savants antérieurs¹⁶.

Au cours des siècles ultérieurs, on a pris conscience de ce fait; ainsi Kātīp Çelebī, en citant Cürçānī, critique cette situation en ces termes: "on ne peut pas faire une démarche scientifique sans s'appuyer sur la logique et on n'accorde pas d'ailleurs d'importance à une telle chose"¹⁷. Selon lui, lorsqu'ils rencontraient des questions touchant la philosophie ou les mathématiques en faisant leurs cours, les *müderriş* ne prenaient pas même la peine de les expliquer, soit du fait de leur ignorance, soit du fait de leur hostilité envers ces sciences¹⁸.

La théologie, selon R. Mantran "n'est pas une science très en vogue chez les Turcs"¹⁹. Il suffit de voir la place peu importante que tenait

14 LAOUST (H.), *Les Schismes dans l'Islam*, Paris, 1965 p. 311. COLES (Paul) *La lutte contre les Turcs*, Paris, 1969, pp. 63, 67, 68.

15 BLANCHE (Robert), *L'Épistémologie*, PUF, Collection Que Sais-je?, Paris, 1972, p. 76.

16 AYNİ (M. Alī), *Türk Mantıkçıları*, Dârülfünûn İhâbiyat Fakültesi Mecmuası, İstanbul, 1928, t. III, p. 55.

17 Ibid., p. 55.

18 Ibid., pp. 55, 56.

19 MANTRAN (R.), *La Vie Quotidienne à Constantinople au Temps Soliman le Magnifique et de Ses Successeurs (XV^e et XVI^e Siècles)*, Paris, 1965, p. 228

le *Kalâm* dans les *médrésés* par rapport aux autres sciences religieuses comme le commentaire du Coran (*tafsîr*), les traditions du prophète (*hadîs*) et la jurisprudence (*fikh*), pour comprendre que ce jugement est bien justifié.

D'autre part, la stipulation d'un certain nombre d'ouvrages pour l'enseignement du *Kalâm* n'a pas joué en faveur du développement de cette science. On se contentait en effet d'étudier ces livres ainsi que plusieurs de leurs commentaires. Comme toutes les sciences, le *Kalâm* n'était enseigné que dans les *médrésés*, et cela, au moyen d'ouvrages précis, stipulés par les dirigeants. Ainsi, le contenu de l'enseignement du *Kalâm* et d'autres sciences était réduit à quelques ouvrages.

Le traditionnalisme intervenait pour une grande part dans cette situation. Comme nous l'avons déjà souligné, le hanafisme-mâturidisme était la doctrine préférée des Turcs, et tous les ouvrages consultés dans les *médrésés* reflétaient les idées de cette école. De plus, il y avait plusieurs commentaires de textes fondamentaux pour bien expliquer cette doctrine. Ainsi l'enseignement formaliste des *müderriş* est cantonné dans la théologie et ne donne lieu à aucune prise de position nouvelle en cette matière, non plus qu'en philosophie²⁰.

Il semble que ce traditionnalisme strict ait empêché les *müderriş* ou les étudiants d'entamer des discussions sur certains points, ou de critiquer les auteurs, comme cela se faisait au XV^e siècle. Au contraire, on imitait les anciens auteurs à travers ceux de leurs textes qui avaient été choisis. Il est assez rare d'ailleurs de rencontrer un commentateur qui critique le texte qu'il commente, son seul souci étant d'expliquer et de faire comprendre le texte ou l'ouvrage en question. Evidemment, il y a des exceptions à cela. C'est le cas du "*Tacrid*" d'al-Tūsī qui fut commenté par plusieurs savants. Le commentaire d'al-İsfahānī (m. 1345) était enseigné dans les *médrésés* Ottomanes, parce que l'auteur avait souligné et expliqué les idées d'al-Tūsī était un savant şîite.

D'où vient donc cette négligence vis à vis du *Kalâm* ?

Il semble bien que ce soit le système même de l'enseignement qui constitue le fond du problème. A partir du XVI^e siècle surtout, avec les conquêtes de nouvelles provinces, l'Empire avait besoin de fonctionnaires comme "cadis" et "müftis", et les fonctionnaires étaient formés uniquement dans les *médrésés*. Celles-ci étaient presque devenues des écoles pour la formation des fonctionnaires d'Etat²¹.

20 Ibid., p. 231.

21 ÜNVER (A. Süheyl), *Fatih Külliyesi...*, op. cit., p. XXIII (l'article de Osmau Ergin).

Ces fonctionnaires, du fait des fonctions qui leur étaient attribués, avaient surtout besoin de connaissances en matière de jurisprudence (*fikh*). Ils suivaient les cours du *Kalâm* dans les médrésés dans le cadre de ce que nous avons décrit dans la première partie de notre travail. "Les théologiens, philologues et juristes, ne songeaient plus qu'à acquérir les connaissances indispensables pour leur formation professionnelles d'enseignants, de juges ou de *müftis* et, ces connaissances, ils pouvaient les puiser dans un nombre assez limité de textes et de manuels munis de glosses et de notes marginales"²². Après avoir terminé leurs études ils ne voyaient pas en général la nécessité d'approfondir leurs connaissances sur le *Kalâm*. C'est d'ailleurs une des causes de l'absence de grands noms dans le domaine du *Kalâm*.

3. LA VOIE DE L'HERMENEUTIQUE ET SES CONSÉQUENCES

Cette mauvaise voie constituait, si l'on peut dire, une barrière au développement culturel et intellectuel. En principe, on choisit certains "textes de base" et ce "texte magistral sera immédiatement recouvert, ligne par ligne, mot par mot, d'une double glose ou commentaire: grammatical ou doctrinal. Un second commentateur nous donnera parfois la glose de la glose. Cette méthode sera si bien répandue qu'il arrivera à l'auteur du *matn* de se commenter lui-même"²³.

C'est le cas de '*Aqâ'id al-Nasafiyya*' d'al-Nasafî et de la "*Kasida al-Nûniye*" de Hîdir Bey. Les '*Aqâ'id*' surtout ont été maintes fois commentés, et presque tous les savants turcs ont écrit quelque chose sur ce texte. Pour donner un exemple, nous pouvons citer l'enchaînement suivant: les '*Aqâ'id*' furent d'abord commentés par al-Taftâzânî, lui-même glosé par Hayâlî Ahmed Efendi, lui-même glosé par Siyalkûtî.

Quel est donc le rôle du philologue dans la société?

"La philologie est connaissance du connu... Il faut entendre par là que le philologue n'a pas à être original au sens de la création directe et spontanée d'une oeuvre comme celle du physicien qui découvre une nouvelle équation, du philosophe qui élabore un nouveau système ou du poète qui écrit un nouveau poème. L'objet de la philologie est de mieux connaître ce qui est connu, mais avec plus de précision et de perspicacité, par conséquent de reconnaître une activité humaine en vue d'une interprétation qui la rend plus intelligible... Il n'est pas un créateur au premier degré, mais un savant au second degré, qui cherche à expliciter les implications dissimulées ou enfouies des oeuvres des autres"²⁴.

²² BABINGER (F.), *Mahomet II, Le Conquérant et Son Temps*, Paris, 1954, p. 573.

²³ GARDET (J.), ANAWATI (G.), *Introduction à la Théologie Musulmane*, Paris, 1970, p. 262.

²⁴ FREUND (Julien), *Les Théories des Sciences Humaines*, PUF. Coll. Sup., Paris, 1973, p. 57.

Dans ce passage on explique très bien le rôle que joue le commentateur dans ce domaine. Il est important d'insister sur ce sujet, car cette méthode a eu des conséquences défavorables sur la vie culturelle des Ottomans. Hormis quelques exceptions, on ne trouve presque pas d'ouvrage écrit sur le Kalâm par les savants turcs. Au lieu d'écrire de nouveaux ouvrages, on a commenté ceux des autres, et cette mauvaise méthode a donc entravé la croissance des sciences rationnelles telles le *Kalâm* et la philosophie. Le principal souci du commentateur en effet n'était pas d'apporter de nouvelles idées, mais seulement d'expliquer et de faire comprendre le texte en question.

Quelles étaient donc les raisons de cette méthode?

A première vue, il s'agit d'un problème de langage, car la langue arabe restait encore une langue étrangère pour les Turcs. Et, malgré le langage fortement arabisé, surtout dans le domaine des sciences religieuses, le Turc vivait toujours dans les milieux populaires²⁵. Pour les étudiants, il était ainsi difficile de comprendre même les textes de base. Les professeurs et les savants se trouvaient dans l'obligation de commenter ces textes pour que les étudiants puissent les comprendre. Dans la plupart des commentaires de la "*Nūniye*", tels "*Şarh al-Qasida al-Nūniye*" de 'Uryānī et "*Matālib al-İrfāniya wa izāhat al-Nūniye*" d'İsmā'il Hakkī b. Hal'īl, on commence par des explications grammaticales, mot par mot, et ensuite on essaie de donner le sens complet du vers.

A côté du problème de la langue, il semble que ce soit le traditionalisme qui ait empêché les savants d'écrire de nouveaux ouvrages avec de nouvelles idées. Comme nous l'avons déjà dit, les Ottomans étaient attachés aux idées hanafites-māturidites. Le principal souci des savants était donc de suivre cette voie et de faire expliquer les idées des grands savants de cette école. C'est ainsi qu'on peut expliquer la multiplicité des commentaires sur les '*Aqā'id* d'al-Nasafi. Surtout après l'officialisation du hanafisme à partir du XVI^e siècle, les savants ont insisté pour la propagation de cette doctrine. La meilleure façon de propager leurs idées était selon eux, de commenter leurs ouvrages pour qu'ils puissent être compris par tout le monde, et surtout par les étudiants des *madrésés*. Le danger de Şifisme aussi était un facteur qui encourageait ce traditionalisme strict.

²⁵ MANTRAN (R.), *La Vie Quotidienne...*, op. cit., p. 230. Cf. MARDİN (Prof. Şerif), *Din ve İdeoloji*, Ankara, 1969, p. 101.

Enfin, il faut souligner la fonction des *médresés* comme autre raison de cette méthode. A partir d'un certain moment, les *médresés* étaient devenues des écoles qui formaient les fonctionnaires d'Etat. Le but n'était donc pas de former des chercheurs, mais des fonctionnaires dont l'Etat avait besoin. Dans ces conditions, l'enseignement n'était pas approfondi; au contraire, on se contentait d'étudier quelques textes avec l'aide de plusieurs commentaires. Donc les professeurs, en commentant ces "ouvrages de base", facilitaient la tâche des étudiants. De plus, à cause du besoin de fonctionnaires, la durée de l'enseignement été raccourcie, et à certaines époques, les étudiants ont obtenu leurs diplômes sans terminer la durée normale de leurs études²⁶.

Les conséquences de cette situation au niveau de la vie culturelle de la société Turco-Ottomane furent tout à fait néfastes. Penchés sur certains livres ou plutôt sur certains textes pour les commenter, les savants étaient enfermés eux-mêmes dans des idées bien déterminées, et le développement de personnalités marquantes n'était de ce fait pas possible. C'est pour cette raison que nous ne pouvons pas relever de grands noms dans le domaine du *Kalâm*, en dehors de quelques exceptions. Nous trouvons seulement des savants qui essaient d'apporter de nouvelles idées à travers des commentaires, mais qui restent toujours limités aux textes qu'ils commentent.

Au XVII^e et XVIII^e siècles c'est presque cette même voie qui était suivie. On peut facilement dire que cette pratique du commentaire s'est poursuivie jusqu'à la fin de l'Empire Ottoman. D'ailleurs, avec le commencement du déclin de l'Empire Ottoman, on ne pouvait pas attendre une amélioration dans la vie culturelle et intellectuelle. A l'exception de quelques écrits il; faudra attendre le XX^e siècle pour trouver un ouvrage composé concernant le *Kalâm*. En effet, c'est İsmâ'il Hakkı İzmirli (m. 31.1.1945) qui a écrit un ouvrage de *Kalâm* en deux volumes, intitulé "*Yeni İlm-i Kelâm*"²⁷ (La Nouvelle Science du *Kalâm*). İsmâ'il Hakkı İzmirli est considéré par certains comme un réformiste.

26 ÜNVER (A. Süheyl), *Fatih Külliyesi*..., op., cit., p. XXIII. (l'article de Osman Ergin sur les *médresés* Ottomanes).

27 İZMİRLİ (İsmâ'il Hakkı), *Yeni İlm-i Kelâm*, il a été édité plusieurs fois à Istanbul. (Par exemple t. I: Evkaf: i İslâmiye Mathâ'asi, 1341/1922; 1339/1920, t. II: Matbâ'a-i 'Âmira, 1340/1921; 1343/1924.

Pour İsmâ'il Hakkı İzmirli voir, TUNÇ (Dr. Cihat), "Cumhuriyetin 50. yılında Kelâm ilmi sahasındaki Çalışmalar" (= les travaux dans le domaine du *Kalâm* au cinquantième de la République), In 50. Yıl (Cinquantième), publié par la Faculté de Théologie de l'Université d'Ankara, Ankara, 1973. pp. 295, 296, 297.

Voir aussi, HİZMETLİ (Sabri), *La Vie et les Oeuvres d'İsmail Hakkı İzmirli*. Thèse, Paris, 1976: *Les Idées Théologiques d'İzmirli İsmail Hakkı dans le Nouveau İlm el-Kelâm*, Thèse de Doctorat, Paris, 1979.